

claudio lévi-strauss



Extrait de la publication

idées / gallimard



.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard. 1979.

C'est en 1964 que Claude Lévi-Strauss commença la publication des quatre volumes réunis sous le titre de Mythologiques. Et c'est en 1971 qu'il en acheva le cours, avec la parution de L'homme nu. Ce parcours logique et géographique dans la mythologie américaine, cette fresque immense, à la fois poétique et analytique, s'accompagnait d'une réflexion sur les formes artistiques : dans une « Ouverture » conçue comme celle d'une symphonie, l'auteur de Le cru et le cuit s'entretenait avec lui-même sur l'histoire de la musique. Et, sept ans plus tard, dans le « Finale » de L'homme nu, c'est en parlant encore de musique qu'il mettait fin à sa recherche.

Nous nous trouvions donc devant une œuvre qui concernait les ethnologues, au premier chef, mais qui s'adressait aussi bien aux esthéticiens, aux musicologues, aux romanciers, aux philosophes, et qui débordait de beaucoup le propos strictement « structuraliste » qui informait la méthode de Claude Lévi-Strauss. L'idée de rassembler les textes de ceux, épars dans les espaces du savoir, que les Mythologiques avaient pu stimuler chacun dans leur recherche, prit corps. Elle devait se préciser avec la possibilité qui fut offerte à la rédaction de la revue L'Arc de reprendre

en volume certains des textes du numéro Lévi-Strauss (1968).

Aussi bien la matrice de cet ensemble sur les Mythologiques vient-elle d'un premier rassemblement dans lequel Bernard Pingaud avait réuni, entre autres, Jean Pouillon, Luc de Heusch, Pierre Clastres, dont on retrouvera la voix perdue. D'autres, beaucoup d'autres sont venus s'ajouter à ce noyau; pour composer ce qui n'est ni un volume d'hommage ni un texte de commentaire. Ni un volume d'hommage, où chacun offrirait un fragment de recherche souvent bien étranger à son destinataire; ni un texte de commentaire collant par trop étroitement au travail de l'auteur.

Non : ni « hommage » ni commentaire. Mais chemins tracés en tous sens, et à toutes époques. On trouvera dans la première partie des textes qui renvoient aux origines de la pensée de Lévi-Strauss, soit pour la développer, soit pour la questionner, comme fait Jean-François Lyotard. Pour servir de pierre blanche à cette première époque, nous avons terminé par un article de Lévi-Strauss paru à New York d'abord en anglais, à Abidjan ensuite en français : un texte sur la famille, en écho aux Structures élémentaires de la parenté.

Dans la seconde partie, de rédaction plus récente, et pour une bonne part inédite, les Mythologiques sont lus, relus, interrogés, mis à contribution, de façon plus ou moins directe, selon des axes très divers, mais qu'ils suffisent à unir (littérature, histoire, mythologies, musique). Enfin, c'est à Claude Lévi-Strauss lui-même que nous avons confié la dernière partie, qui prolonge les Mythologiques, dans le sens d'une réflexion d'ensemble sur l'anthropologie; mais, comme dans les mythes, comme dans la pensée de l'auteur qui les analyse si bien, ce qui ne cesse de s'approfondir et de s'étendre, c'est le rapport entre nature et culture, la première récupérant à mesure le terrain

qu'elle avait, aux origines du structuralisme, si radicalement perdu.

Les années ont passé depuis l'achèvement des *Mythologiques*. Leur lecture par les uns et les autres s'est faite plus familière, plus serrée; car il faut du temps et un investissement réel pour qu'ils produisent le précieux miel qui sait nourrir la pensée des autres sans perdre son identité butineuse. Il faudra sans doute encore plus de temps pour que soit mesurée pleinement l'extraordinaire richesse de ces quatre livres; leur cohérence et le tissu rigoureux de leurs démonstrations; leur fraîcheur et leur charge imaginaire; leur force de pensée enfin. Et, quand nous disons « leur », nous ne saurons plus qui nous lisons et à qui nous attribuons ces mérites : ce sont, ensemble, indissociables à jamais, les Indiens d'Amérique et Claude Lévi-Strauss. Car, en pénétrant dans l'aventureuse forêt des mythes amazoniens, on découvrira avec autant d'émerveillement ces personnages poétiques et terrifiants, les bêtes et les dieux indiens, que les liens multiples et précis que Lévi-Strauss a tissés autour d'eux, sans les emprisonner, mais en les enserrant d'une immense tendresse. Aussi est-ce à une vraie lecture des *Mythologiques* que ce recueil voudrait avant tout inciter, et, partant, à la découverte d'un monde perdu que nos mémoires seules sont désormais capables de conserver.

Raymond Bellour, Catherine Clément.

Juin 1978.

AVANT LES *MYTHOLOGIQUES*

BERNARD PINGAUD

*Comment on devient structuraliste **

Toute vérité doit être vécue avant d'être dite. Claude Lévi-Strauss raconte, dans un chapitre de *Tristes tropiques*, comment, vers 1930, il fut détourné de la philosophie officielle par des maîtres qui préféraient au savoir un simple « savoir-faire ». « Après des années consacrées à ces exercices, ajoute-t-il, je me retrouve en tête à tête avec quelques convictions rustiques qui ne sont pas très différentes de celles de ma quinzième année. Peut-être je perçois mieux l'insuffisance de ces outils; au moins ont-ils une valeur instrumentale qui les rend propres au service que je leur demande ¹. »

Le texte ne précise pas quelles étaient ces « convictions rustiques ». Mais il est permis de penser que le jeune agrégatif n'aurait pas si obstinément rejeté l'enseignement de la Sorbonne s'il n'avait déjà rencontré sa vérité et qu'ignorant encore le mot, il était, à quinze ans, « structuraliste » sans le savoir. Avec sa permission, j'utiliserai ici quelques confidences qu'il m'a faites.

• Le père et deux oncles de Lévi-Strauss étaient

* Paru dans *L'Arc*, n° 26, 1968.

1. P. 44.

peintres, et le futur ethnographe a passé sa petite enfance dans un milieu urbain, profondément imprégné de culture. Une brève allusion, dans la préface de *Le Cru et le cuit*, nous révèle qu'il a rendu, dès son plus jeune âge, un culte fervent « aux autels du dieu Richard Wagner ». Autour de lui, on s'intéresse passionnément à l'art. Très académique dans sa conception de la peinture, le père est un amateur aux curiosités les plus diverses. Le fils collectionne lui aussi : entre six et dix ans, il ne concevra pas d'autre récompense pour ses succès scolaires qu'une estampe japonaise ou un objet africain. Ses loisirs, il les passe à courir les antiquaires ; ses modestes ressources, il les consacre à acheter des objets : curiosités exotiques ou instruments de musique. Le culte à Wagner ne consiste pas seulement à écouter ; l'enfant apprend aussi à reconnaître, exposés par ces divers instruments qu'une abréviation conventionnelle localise du haut en bas de la page, les fameux « motifs » qui s'enchevêtrent dans l'opéra. L'analyse des mythes, écrira-t-il plus tard, est comparable à celle d'une grande partition¹. La partition ne saurait se séparer de l'œuvre : pour bien goûter celle-ci, il faut « analyser » celle-là. Mais en même temps, il y a beaucoup plus dans l'œuvre que dans la partition. Réduit à un schéma très grossier, le monde se présente donc, aux yeux de l'enfant, comme une collection d'objets (ou d'êtres) qui ne sont pas disposés devant lui par hasard, qui s'appellent et se déterminent mutuellement. La *structure*, c'est d'abord ce lien invisible qui impose un ordre à la collection. Mais l'ordre ne vient pas du dehors. Il n'est pas, comme le « savoir-faire » des sorbonnards, une abstraction commode, et finalement une façon

1. Cf. Cl. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, p. 234.

de se débarrasser des choses en leur substituant une forme arbitraire. Il est dans les choses, et ce « beaucoup plus », que l'œuvre — ou la chose — donne à voir, à entendre, à sentir, c'est à partir de l'ordre qu'on l'atteint. « Le structuralisme, dit Lévi-Strauss, refuse tout dualisme. Il est l'union intime du sensible et de l'intellectuel. » Rien ne serait donc plus faux que d'imaginer l'enfant-collectionneur comme un simple maniaque de la classification : s'il classifie, c'est pour mieux sentir, pour sentir *vraiment*.

Le rapport qu'il noue ainsi avec les objets de culture n'est d'ailleurs pas de simple contemplation. De son père, il a hérité également la passion du bricolage¹. Il ne se contente pas d'acheter des instruments : il s'essaie à en jouer, comme il s'essaie à peindre. Avec un vieil écouteur téléphonique, il fabrique un pick-up. Peu importe qu'il n'ait aucune formation scientifique : ce n'est pas le savoir pur qui l'intéresse, c'est la « valeur instrumentale » des objets qu'il accumule, c'est leur fonctionnement.

Vient ensuite — je simplifie à l'excès — la découverte de la nature. Pendant longtemps, la nature n'a été, aux yeux du jeune Lévi-Strauss, qu'un prolongement du décor quotidien : le parc, à Versailles, où la famille est venue s'installer pendant la guerre 1914-1918, les plages normandes ou bretonnes où elle passe ses vacances. Elle environne la ville — et la culture — sans s'opposer à elles. Mais vers dix-sept ans, l'adolescent découvre dans le Midi une autre nature, inconnue, « exotique », où il ne retrouve ni les mêmes plantes, ni les mêmes roches, ni les mêmes paysages, et qui peut alors lui servir d'interlocutrice. Une nature dont il ne connaît pas encore le fonctionnement et que

1. Cf. Sur le « bricolage », *La Pensée sauvage*, pp. 26-33.

l'éblouissement qu'elle provoque invite aussitôt (parce qu'il est trop fort, que le « beaucoup plus » du sensible s'impose, là aussi, avec une évidence contraignante) à interroger. Lorsque ses parents achètent, dans les Cévennes, une petite maison paysanne où ils iront désormais chaque été, Claude Lévi-Strauss devient un promeneur passionné. Dans la campagne cévenole, diverse et mouvementée, il fait des marches de dix à quinze heures et s'aperçoit que l'« immense désordre » des paysages recouvre, comme toute « collection », un ordre secret : celui de la géologie. « Je range encore parmi mes plus chers souvenirs (...) la poursuite au flanc d'un causse languedocien de la ligne de contact entre deux couches géologiques. » Il n'est pas nécessaire d'insister sur cette découverte : elle est racontée dans une des plus belles pages de *Tristes tropiques*¹. Notons seulement le rôle qu'y jouent, à côté de la curiosité intellectuelle, l'effort physique, à côté de la réflexion, le regard, le geste, le toucher. Bien loin de se séparer de l'objet, le sens, enfin reconnu, semble l'éclairer de l'intérieur et l'observateur se sent « baigné par une intelligibilité plus dense, au sein de laquelle les siècles et les lieues se répondent et parlent des langages enfin réconciliés ». La nature mise en ordre n'est pas une nature différente : c'est la même, enfin vue, enfin sentie, dans sa profusion maîtrisée.

Muni de ces « convictions rustiques » dont il ne démordra plus, Claude Lévi-Strauss, après avoir tâté du droit et de la philosophie, reconnu dans Marx et dans Freud des méthodes d'approche qui, comme la géologie, visent à établir un rapport entre le sensible et le rationnel sans jamais sacrifier celui-là à celui-ci, devient « ethnographe ». Il est structu-

1. P. 48.

raliste, mais ne le sait pas. L'intuition de la structure s'offrira à lui quelques années plus tard, dans les derniers jours de la « drôle de guerre » : agent de liaison entre les armées française et britannique, il s'abandonne, un dimanche, à la contemplation d'un pissenlit. Aucune raison apparente ne rend compte de la forme parfaite de ce modeste globe. Il est, et l'on pourrait n'en rien dire d'autre, sinon ceci, précisément, que pour le saisir, pour le voir, il faut en même temps voir d'autres plantes et l'opposer à elles. Il n'est, ce pissenlit — et ne devient intelligible, comme tel, c'est-à-dire aussi comme objet offert aux sens, donné dans son « beaucoup plus » —, que par les rapports de similitude et de différence qui permettent de l'isoler. Ainsi le « paquet de relations » formé par les notes d'une partition s'organise, dès l'instant où je la déchiffre, en une *harmonie* qui est la vérité cachée de l'œuvre.

De cette intuition, satisfaisante pour l'esprit aussi bien que pour les sens, l'observateur sent bien que l'on pourrait tirer une méthode. Granet n'a-t-il pas essayé confusément de le faire en étudiant les catégories matrimoniales de la Chine ancienne ? Si Claude Lévi-Strauss, que ce travail séduit et irrite à la fois, n'ose pourtant pas utiliser sa propre découverte et se contente d'en tirer pendant deux ans des jouissances secrètes — comme s'il s'agissait d'un « petit délire intime » et non pas encore d'une vérité —, c'est que la structure est une notion ignorée des ethnographes qui guident ses premiers pas. Il accepte d'être « structuraliste » quand il regarde les paysages, mais non pas quand il regarde les Indiens du Brésil. Il a l'impression que ce serait se conduire en dilettante plutôt qu'en savant.

Viennent l'armistice et l'exil. Claude Lévi-Strauss trouve asile à l'École des Hautes Études de New York où Roman Jakobson, exilé comme lui,

enseigne la linguistique. Écoutant ses cours, l'ethnographe apprend qu'un savant qui fait autorité dans sa discipline, non seulement s'est posé les mêmes problèmes que lui, mais les a déjà résolus, mis en forme, et qu'il utilise, pour analyser le langage, la méthode que, sans le savoir et pour son plaisir, il n'avait cessé d'appliquer à la « lecture » de la musique, d'un paysage ou d'une fleur. Jakobson prouve par l'exemple que la structure peut être un instrument d'analyse scientifique. Il n'a pas lui-même inventé le structuralisme. L'aventure a commencé, un demi-siècle plus tôt, avec le linguiste genevois, Ferdinand de Saussure; elle s'est poursuivie avec les « formalistes » russes. L'entrée en scène de Lévi-Strauss va lui ouvrir de nouveaux développements : appliquée à l'ethnologie, et plus généralement aux sciences humaines, l'« analyse structurale » deviendra une véritable panacée : on l'utilisera en psychologie, en sociologie, en histoire, mais aussi pour parler de peinture, de musique ou de littérature, pour étudier la mode ou la cuisine.

Il y aurait, certes, beaucoup à dire sur la légitimité de cette extension et sur les abus auxquels donne lieu, aujourd'hui, l'emploi du mot « structure ». L'objet de ces quelques remarques est plus modeste : je voulais seulement mettre en évidence la leçon théorique que Lévi-Strauss a retenue de ses premières expériences : nous ne pouvons *comprendre* sans distinguer le réel du vécu; mais la vérité n'est jamais atteinte que dans une synthèse qui les réconcilie et donne à *sentir* ce que l'intelligence comprend. Car, comme il est dit encore dans *Tristes tropiques*, « la nature du vrai transparait déjà dans le soin qu'il met à se dérober ».

JEAN POUILLON

*Sartre et Lévi-Strauss **

Analyse } *d'une relation* { *dialectique*
Dialectique } { *analytique*

L'existentialisme, écrit Sartre, « est l'anthropologie elle-même, en tant qu'elle cherche à se donner un fondement »¹. Ce fondement, il le voit dans « la découverte capitale de l'expérience dialectique », la découverte d'une médiation réciproque : « l'homme est médié par les choses dans la mesure même où les choses sont médiées par l'homme »². Que cette médiation soit possible et surtout qu'elle puisse faire l'objet d'une expérience, de notre expérience, tient à ce que les *praxis* individuelles réalisent pour chacun cette dialectique primordiale de l'extériorisation de l'homme et de l'intériorisation des relations objectives, « mouvement originel de la totalisation » des multiples aspects des expériences concrètes. Cette totalisation est le but de « l'anthropologie structurelle et historique ».

Apparemment du moins, on n'est pas tellement loin de la manière dont Lévi-Strauss caractérise l'anthropologie quand il en fait une science de la

* Paru dans *L'Arc*, n° 26, 1968.

1. J.-P. Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Paris, 1960, p. 104.

2. J.-P. Sartre, *op. cit.*, p. 165

signification et de la totalité. « Que l'anthropologie se proclame " sociale " ou " culturelle " elle aspire toujours à connaître l'homme total envisagé, dans un cas, à partir de ses productions, dans l'autre, à partir de ses " représentations " »¹. « Pour les ethnologues cette exigence de totalisation va de soi »², comme d'ailleurs Sartre le reconnaissait, bien avant d'écrire la *Critique*...³. Et s'il en est ainsi, ce n'est pas simplement parce que l'anthropologue aurait à tenir compte des résultats obtenus par les diverses disciplines qui portent sur les activités de l'homme ou ses produits, afin de les regrouper en « ensembles significatifs »; c'est aussi et surtout parce qu'il cherche à retrouver dans le plus petit fait, dans l'activité individuelle la plus strictement située et datée, la médiation dont parle Sartre. Le « phénomène social total » dont Mauss introduisit la notion, ce peut être une société concrète considérée comme un ensemble, c'est aussi bien par exemple « le Mélanésien de telle ou telle île », un être singulier, certes, mais qu'il faut appréhender « totalement »⁴. Autrement dit, pour l'anthropologue l'élément est moins le produit d'un découpage qu'un mode particulier de concentration du tout. C'est cette relation, qu'on peut dire *dialectique*, qui garantit la validité de l'analyse structurale : sans elle, en effet, on ne saurait affirmer que la modification d'un élément entraîne et signifie celle des autres.

On ne s'étonnerait donc pas que la *Critique* fasse à plusieurs reprises si volontiers appel à des

1. Cl. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, 1958, p. 391.

2. Cl. Lévi-Strauss, *La Pensée sauvage*, Paris, 1962, p. 331

3. Voir *Les Temps modernes*, oct.-nov 1952, p. 729, note 1. (Repris dans *Situations V/1*, Paris, 1964, p. 203, note 1.)

4. M. Mauss, *Essai sur le don*; cf. Cl. Lévi-Strauss, « Introduction à l'œuvre de Mauss », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, 1950, pp. 26-28.



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts



chroniques

claudé lévi-strauss

Ce livre collectif consacré à Claude Lévi-Strauss n'est ni un volume d'hommage ni un texte de commentaire. Plutôt la mise en perspective, à partir des *Mythologiques*, d'une pensée qui concerne les ethnologues, au premier chef, mais qui s'adresse aussi bien aux esthéticiens, aux musicologues, aux romanciers, aux philosophes.

On trouvera dans la première partie des textes qui renvoient aux origines de la pensée de Lévi-Strauss soit pour la développer, soit pour la questionner (et un texte de Lévi-Strauss, *La famille*, en écho aux *Structures élémentaires de la parenté*).

Dans la seconde partie, de rédaction plus récente, les *Mythologiques* sont lus, relus, interrogés, mis à contribution, de façon plus ou moins directe, selon des axes très divers (littérature, histoire, mythologies, musique).

La troisième partie, constituée par trois textes, inédits en français, de Claude Lévi-Strauss, prolonge les *Mythologiques*, dans le sens d'une redéfinition d'ensemble de l'anthropologie, d'un approfondissement des rapports entre nature et culture.

C'est bien à une vraie lecture des *Mythologiques* que ce recueil voudrait avant tout inciter, et, partant, à la découverte d'un monde perdu que nos mémoires seules sont désormais capables de conserver.